



Académie des sciences d'outre-mer

*Les recensions de l'Académie*¹

1914-1918, les protestants français et la mission : entre patriotisme et universalité : parcours d'archives / contributeurs à la rédaction de l'ouvrage Jean-François Faba, Claire-Lise Lombard, Bernard Moziman éd. de l'Espace culturel protestant de Reims, 2017 cote : 61.944

Sous forme d'un album, réunissant photos de missions, d'écoles ou de groupes de soldats, fac-similés de lettres et de cartes postales et extraits de journaux, l'Espace culturel protestant de Reims a retracé le parcours militaire et spirituel de ses missionnaires au cours de la Grande Guerre. Ce troisième tome est plus particulièrement consacré aux troupes coloniales, certaines basées près de Reims dont beaucoup de combattants sont tombés sur le Chemin des Dames. Il réunit des témoignages de missionnaires mobilisés qui avaient tenté de rejoindre au front leurs fidèles «acteurs indigènes», «soldats déracinés», afin de les reconforter et de maintenir les liens avec les familles laissées à Tahiti, à Madagascar ou en Nouvelle-Calédonie. Ils avaient souvent une vingtaine d'années comme eux, issus de l'école de théologie protestante de Montauban, ou de l'Oratoire du Louvre, quelques-uns mariés sur place avec de jeunes institutrices de la Mission.

Dans les échanges de lettres, Jean Pomaret, doyen de la mission de Tahiti et Octave Moreau se penchent sur les peines des soldats, les lenteurs accablantes du voyage sur le paquebot Le Gange, jusqu'à Marseille, la rencontre déconcertante avec une population aux habitudes de vie différentes et surtout un climat agressif et froid.

Il faut noter que compte tenu de leur statut, il ne s'agissait pas de mobilisés mais bien d'engagés volontaires, venus participer de leurs territoires à l'élan de guerre. Tahiti pour sa part échappait à la loi de séparation de l'Eglise et de l'Etat et les ministres avaient un statut semblable à ceux d'Alsace-Lorraine. Mais tous ces missionnaires vont tenter de rejoindre leur contingent sur le front afin de rompre leur isolement.

De leur côté, les institutrices des missions vont s'efforcer de maintenir de part et d'autre des échanges épistolaires. Le pasteur Maurice Leenhardt, lui, veut se faire l'interprète des Kanaks de Nouvelle-Calédonie, au sein du Bataillon Mixte du Pacifique. Plus de trois cents tirailleurs kanaks trouveront d'ailleurs la mort sur le front comme un de leurs ministres de la Grande-Terre. Paul Lafay, né à Suresnes en 1889, mourra à Monastir, sur le Front d'Orient, dans la 32^e Brigade coloniale en 1917 ainsi qu'un autre pasteur deux ans plus tôt. Il écrit : « J'ai fait une démarche pour partir avec le contingent indigène de Calédonie où se trouve un certain

¹ 



Académie des sciences d'outre-mer

nombre de protestants ». Mais il est déchiré par un conflit moral qui sera partagé : « La guerre serait-elle notre affaire mais que dire de l'indigène ? Quelle est la place du missionnaire ? Doit-il commander à ses fidèles, exerçant son ascendant. N'est-elle pas plutôt dans les services sanitaires ? »

Marié à une institutrice à Madagascar, Auguste Parisot multiplie les démarches pour être affecté près du front, ce qu'il finit par obtenir. Puis il est chargé d'aménager un hôpital annexe à Montargis en 1915, pour les blessés les plus graves. Enfin à Saint-Raphaël, il retrouvera le 2^e Bataillon malgache en instance de départ pour l'Aube. Il se plaint, lui, d'être un embusqué : « un infirmier avec un fusil ». En 1917, il rejoint enfin l'Armée d'Orient. « Je vais assez souvent voir des Malgaches ». Rapatrié de Macédoine, il en retrouve plusieurs centaines sur les bords de Loire.

Paul Martin, venu de Montauban à Madagascar et affecté sur la côte méditerranéenne pour rencontrer des protestants malgaches, raconte que « les soldats sont déprimés par l'attente et le froid. Ils sont éparpillés dans plusieurs foyers avec une bonne entente entre Français et Malgaches ; mais des incidents éclatent entre ces derniers et des Somalis ». Au sein du 15^e bataillon malgache, il noue des liens avec les plus religieux des soldats mais regrette qu'il n'y ait pas d'aumôniers au front.

Pour les Tahitiens, le pasteur Moreau souhaite même la création d'une sorte de « maison familiale », « car la famille est au cœur de la vie des Polynésiens ». Il échouera dans ses projets mais durant une grave maladie, il vivra le culte de la Cène, soutenu par des chants tahitiens dans un hôpital de la Haute-Vienne.

Pour maintenir les liens, de retour du Gabon, Daniel Couve (1874-1954) se fera le rédacteur de l'Almanach des missions, puis sera directeur adjoint de la société des missions évangéliques d'Alfred Boegner. Affirmant « les bienfaits de la colonisation, il en sera aussi un des critiques les plus clairvoyants » ; prônant « une dénationalisation des missions afin de favoriser, une appropriation de l'évangile au sein de chaque culture ». Dans une prédication de 1917 à Montpellier, citant l'apôtre Jean (15.5), il démontre que « pour le chrétien, si conservateur qu'il puisse être et quelle que puisse être la théologie, une chose est certaine, c'est qu'en tous cas, la guerre n'est pas une nécessité d'ordre moral, elle est au contraire la manifestation d'un désordre auquel est livré le monde. La guerre n'est pas de Dieu mais de l'homme ». Il demande d'œuvrer dans « le sens de la paix, de la justice et de l'amour pour forger des hommes nouveaux... C'est le testament de ceux des vôtres qui sont tombés là-haut ».

Ces phrases rompent le consensus patriotique mais le désarroi de certains ministres va plus loin, jusqu'au déchirement de l'être, comme pour le méthodiste Jean-Philippe Guiton (1895-1917) venu du Lésoto où il officiait depuis 1912. Dans ses lettres des tranchées de l'Argonne, il dénonce inlassablement la guerre. Obligé d'être sergent alors qu'il voulait être brancardier, il va finir par refuser de porter les armes. « Je crie parce que je ne puis pas faire autrement ». En rébellion, jetant armes et uniforme, il est pris de crises de nerfs et interné. Ramené en Bretagne près de sa famille, il y mourra d'une ultime crise : « Le champ de bataille est un champ de larmes et de scandales pour les hommes et les anges » parlant de « la



Académie des sciences d'outre-mer

corruption du bon combat ». Il n'a qu'un instant de répit lorsqu'il reçoit un mot affectueux d'un de ses élèves du Lesotho.

Comme un havre de grâce en ces temps de troubles, de conflits et de morts, on assiste à la naissance d'une mission laïque en temps de guerre, le foyer du soldat. Imaginée en 1914 par le secrétaire général de l'YMCA (Young Men Christian association) avec le leader du mouvement en Amérique. Les premiers furent installés dans les Vosges : Saint-Dié, Baccarat et Gérardmer puis près de Lyon. Développés par le général Gallieni, ils furent appelés « Foyers pour indigènes », fonctionnant sans prosélytisme religieux. 1534 furent créés entre 1915 et 1919 ; 1091 près du front, 200 à l'arrière, 92 en Alsace Lorraine, 54 au Maroc, 25 sur le Front d'Orient. Anecdote : c'est un moniteur de l'YMCA qui inventa le basket en 1894 et un foyer de Reims créa le premier club pendant la guerre ! Le pasteur Casalis (1862 -1950) venu lui aussi du Lesotho, développera ces foyers après la mort de deux de ses quatre fils à Sainte Menehould, dans la Meuse, près de Verdun.

Il ressort de ces témoignages, détaillés et familiers, une grande affectivité à l'égard des fidèles déracinés, éprouvés par le froid cruel car inhabituel et la maladie. Le rôle sera difficile ; ils font état ainsi d'un phénomène souvent ignoré : la suspicion d'une partie de la population ou de la troupe à leur égard pour leur appartenance à la religion protestante. Car celle-ci était celle de Bismarck, du Kaiser Guillaume II et de l'Empire allemand dans sa majorité. Ils étaient pris entre le désir d'être au front parmi leurs fidèles, de ne pas être « embusqués » mais aussi avec la crise de conscience évoquée plus haut. Leur souhait d'être aumôniers n'avait pas de chance d'être exaucé, compte tenu de la minorité des protestants d'outre-mer. Ce n'était guère le climat de l'époque. Il faut se souvenir que le général Boulanger, ministre de la Guerre en 1886-1887, avait eu pour politique de refuser l'exemption de la conscription de tous les ministres du culte, avec cette formule célèbre et à l'emporte-pièce : « Les curés, sac au dos ! ».

Annie Krieger-Krynicky